

103516.11

ROCZNIK ORYENTALISTYCZNY

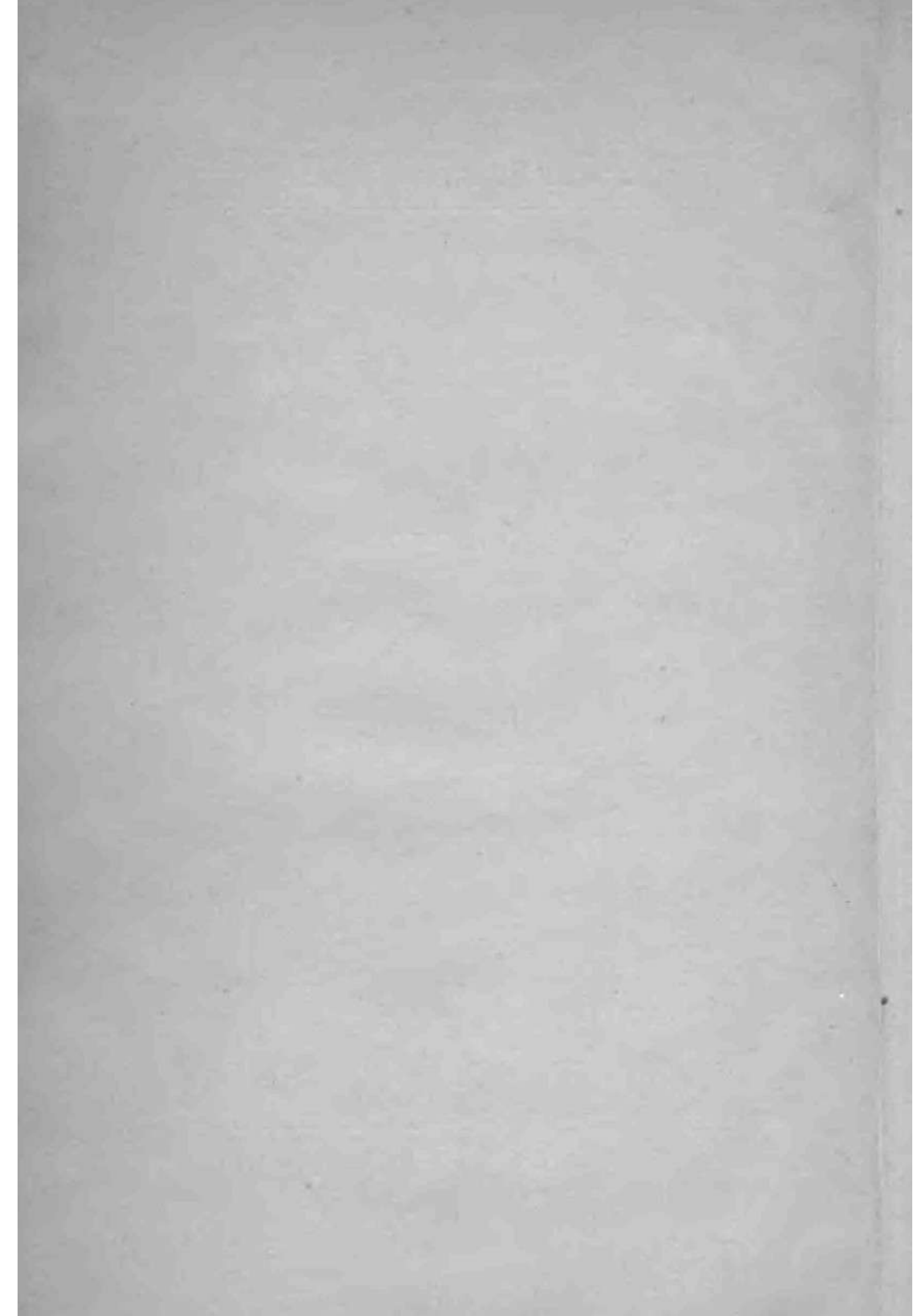
POLNISCHES ARCHIV FÜR ORIENTALISTIK
ARCHIVES POLONAISES D'ETUDES ORIENTALES
POLISH ARCHIVES OF ORIENTAL RESEARCH

BULLETIN

II

ZWEITER TEIL — SECONDE PARTIE — SEC. PART

KRAKÓW — KRAKAU — CRACOVIE — CRACOW
1917—1919



1. Władysław Kotwicz: *La Déclinaison dans la langue Kalmouk moderne*. P. 225—238.

Le Polonais Joseph Kowalewski est l'initiateur de la mongolistique. Son Dictionnaire Mongol-Russe-Français, vol. I—III, Kazan 1844—9 sert encore aujourd' hui de fondement aux études mongoles. En dehors des recherches sur la langue littéraire, ce n'est que depuis peu qu'on les a entreprises sur la dialectologie de la langue populaire des Mongols. Les travaux sur ce sujet qui méritent le plus d'être cités sont ceux du linguiste finlandais G. I. Ramstedt et ceux du linguiste russe A. D. Rudnyeff. Le premier étudia le dialecte des Khalkhas, le second celui des Buriates. L'auteur du présent travail a entrepris des recherches plus approfondies sur la langue Kalmouk moderne, mais pour le moment il se borne à la déclinaison comme à la partie des dialectes mongols la moins étudiée en général. Il le fait précéder d'une courte préface sur les voyelles et la synharmonie. Le matériel des voyelles brèves, longues et troubles se divise en trois catégories: palatales *e* *ö* *ü*, gutturales *a*, *o*, *u* et neutres *i*, *ä*. Ce n'est que la première syllabe du mot qui a une voyelle claire, les suivantes n'ont gardé que les longues, toutes les autres ont disparues complètement, ou se sont altérées en de très courtes et indistinctes, qu'il est impossible de discerner, ou en des consonnes sonantiques. Grâce à cette particularité et au manque des labiales dans les syllabes succédant à la première, nous trouvons ici beaucoup moins de suffixes déclinatoires accessoires que dans les dialectes turques et notamment: *ā*, *ā*, (*ē*), *ū*, *ü*, ainsi que les uniformes contenant les voyelles longues *ī*, *ä* et les voyelles indistinctes.

Si une voyelle longue termine le thème, et le suffixe commence par la même voyelle, on constate entre elles une con-

sonne spirante postpalatale γ , qui s'altère parfois dans les mots contenant des consonnes palatales en un g explosif ex: *tō* change en *tō- γ -in*. La voyelle courte finale (indistincte) du thème disparaît complètement devant la voyelle longue du suffixe: *axa* — *ax — ōn*.

Les consonnes fortes finales (k , t , p) avant la voyelle initiale du suffixe cèdent aux consonnes faibles explosives (g , d) ou spirantes (w); mais si elles sont précédées d'une seconde forte consonne (par la disparition totale de la voyelle indistincte), les deux fortes se maintiennent: *nutūk* donne *nutūgīn*, *nutūgāsā* à côté de *nutkīn*, *nutkāsā*. La consonne postpalatale nasale du thème n avant la voyelle du suffixe change en ng , rarement en ny : *aŋ* donne *angīn*, *aŋg-ā-sā* (*any-ā-sā*).

Les mots avec la finale n offrent deux thèmes pour les déclinaisons: avec n et sans n . Le premier forme le casus indefinitus — le second l'accusativus. Celui-ci forme en outre les cas suivants: instrumentalis, le second comitativus, limitativus. Du premier thème dérivent tous les autres. Il faut néanmoins noter, que certains pronoms et certains mots reçoivent n dans tous les cas.

L'auteur distingue dix cas dans la langue kalmouk:

- 1) Casus indefinitus n'a aucun suffixe et sert de thème aux autres cas.
- 2) Casus vocativus dtto avec quelques minimes exceptions.
- 3) Casus genetivus a les suffixes n et $ā$.
- 4) Casus dativus; *dā*, *dē*, *tā*, *tē*; d , t .
- 5) Casus accusativus — *gī*, *īgī*, g , *īg*.
- 6) Casus elativus — *āsā* (*ās*), *āsē* (*ās*).
- 7) Casus instrumentalis *ār*, *ār*.
- 8) Casus comitativus — le 1^{er} *lā* dans les mots avec des voyelles gutturales et *lā* palatales. Le 2^{ond} — *tā*.
- 9) Directivus — *ūr*, *ūr*.
- 10) Limitativus — *cā*.

Il y a 4 déclinaisons: I. Simple avec quatre types déclinatifs (le 1^{er} pour les mots terminés dans l'indefinitus par une consonne outre n et les voyelles indistinctes; le 2^{ond} pour les mots avec une voyelle longue pour finale; le 3^{ème} avec la finale

n; le 4^{ème} pour les pronoms. II. La déclinaison double a le plus-souvent pour thème le genetivus et le 2^{ond} comitativus. III. La déclinaison possessive, dans laquelle les formes casuelles s'adjoignent des morphèmes possessifs placés après les suffixes des cas, par quoi les dialectes mongols diffèrent des turques. Ces morphèmes dérivent des pronoms personnels et varient selon les personnes et le nombre et notamment:

le nombre singulier				le nombre pluriel	
pour la 1 ^{re} personne — <i>m</i>				<i>mdn</i>	
<i>n</i>	<i>n</i>	2 ^e	<i>n</i> — <i>čnǎ, čn</i>	<i>tn</i>	
<i>n</i>	<i>n</i>	3 ^e	<i>n</i> — <i>nǎ, ñ</i>	<i>nǎ, ñ</i>	

IV. La déclinaison possessive réfléchie se sert du morphème réfléchi *ān, āñ (ñ)*, qui est identique pour toutes les personnes et tous les nombres; on ne l'emploie pas néanmoins dans l'indefinitus, vocativus et genetivus; au besoin les Kalmouks se servent dans ce cas du pronom *evrūn*. Des changements s'accroissent en même temps dans l'accusativus et le 1^{er} elativus, que l'auteur développe d'une manière plus précise; enfin il remarque que quelques prépositions dénotent une tendance à passer à l'état de suffixes casuels et notamment; *talǎ, tal* (dans la direction), *dērē, dēr* (sur, à la surface); *dorō, dor* (sous); *dotg* (dans, au dedans).

2. *Edward Piekarski: Textes Yakoutes recueillis par Nicolas Prypuzow. P. 339—242.*

Les textes publiés forment une partie des travaux de l'expédition yakoute organisée en 1894 par D. Klementz. Ils ont été cédés à M. Piekarski par la section est-syberienne de la société géographique impériale russe pour être publiés dans un périodique de son choix. M. Piekarski les produisit dans les „Archives polonaises d'études orientales“. L'ensemble forme 3 textes:

1) Neuf prières, récitées pendant la fête printanière du Coumys appelée *ysyax* (aspersion). C'est un sacrifice national que les Yakoutes célèbrent en plein air. 2) Les souhaits (*atgys*) présentés à la mariée pendant la cérémonie mariage. 3) Le chant de l'eau de vie. Ils renferment des détails très importants pour

l'étude du folklore en général et en particulier pour les croyances yakoutes qui trahissent parfois des influences chrétiennes. Les formes linguistiques, il est vrai, occasionnent à l'auteur bien des difficultés, parce que le collectionneur (Prypuzow) n'étant pas linguiste ne savait pas se servir de transcription scientifique. Dans la traduction polonaise M. Piekarski reproduisit exactement et le plus souvent littéralement le texte, en prenant en considération autant que possible la traduction de Prypuzow.

Nous citons à titre d'exemple la seconde prière de la fête du Coumys d'après l'original transcrit par M. Piekarski avec traduction française:

„Ürүн — Ār — xotun! xar kurduk ättäx, xabyjaxan kurduk battaxtāx, tomtoryotōx küömäidäx, doryönqōx saṇatāx, ikki tasyar köyüör saga yar bāriṇnāx, üs saxany üöskäppit, tüört saxany töröppüt, üt küöl otboxtōx, ürүн küöl tynṇax! syty kujās tynṇax, baratṇaṇ kujās tynṇax! Ajan — kurdän biärbīt kisigin — süösügün asynxarysyi, osol simiärtän bysä — abyra, albyn ḡasax sanātāxxa biärimü! Toyus üjä tuoxxary ḡot-sorgu kördösön ärübit!“

„Dame blanche et grave, dont le corps est blanc comme la neige, les cheveux sur la tête d'une blancheur de perdrix, la gorge annulée, la voix sonore, les seins amples comme deux grandes outres de coumys; toi qui a enfanté quatre yakoutes, toi dont l'habitation est le sein du lac laiteux et dont la respiration forme le lac blanc — ton haleine est une chaleur pénétrante — ton haleine est une chaleur violente. Fais descendre ta pitié et ta miséricorde sur l'homme — animal, élu et offert par toi. Sauve nous et garde nous des accidents calamiteux de la mort; ne nous rends pas au mal; nous te demandons de répandre la félicité et le bonheur pour neuf siècles (générations).

3. Tadeusz Kowalski: *Elne türkische Baulnschrift aus Zator*. P. 249—251.

Eine nach Zator in Galizien verschleppte, türkische Baulnschrift des Großveziers Damad Ali Paşa vom Jahre 1128 H = 1716 D, die ein Chronostich auf die Gründung einer nicht näher zu ermittelnden Moschee enthält, wird in Umschrift mit polnischer Übersetzung und erklärenden Noten mitgeteilt.

4. *Jan Grzegorzewski: Der südliche Dialekt der Łach-Karaiten mit besonderer Berücksichtigung der Harmonisierung und mit Textproben.* P. 253—296.

Innerhalb des Gebietes der frühern Republik Polen waren Karaiten in mehr als 18 Gemeinden angesiedelt, von denen sich aber bis heute nur ganz wenige erhalten haben. In der Sprache dieser Łach-Karaiten (d. h. der lechitischen, polnischen Karaiten), wie sie sich selbst nennen, unterscheidet der Verfasser zwei Mundarten, eine nördliche und eine südliche; die erstere, die Trocker Mundart (von der Stadt Trock), wird in den Karait. Kolonien der früheren polnischen Provinz Litauen gesprochen und steht der Sprache der Krim-Karaiten nahe; die andere Mundart, die besondere Merkmale aufweist, wird in den wolhynischen, in der Nähe von Łuck (lies Łuzk) gelegenen und in den galizischen bei Halicz liegenden Kolonien gesprochen. Die vorliegende Arbeit ist auf Grund der vergleichenden Sprachforschung, besonders der altaischen, durchgeführt und beschränkt sich auf den zweiten Dialekt, den der Verfasser als den Haliczzer (nach der Stadt Halicz in Ostgalizien) bezeichnet. Darunter versteht er sowohl die Sprache der Karaiten dieser Stadt als auch diejenige der wolhynischen Karaiten von Łuck. Die Arbeit enthält allgemeine Prolegomena, eine ausführliche Untersuchung der Harmonisierung und vier Textproben samt Kommentar.

Die Prolegomena befassen sich mit den hervorstechendsten phonetischen und morphologischen Merkmalen des südlichen Dialekts, die ihn von dem nördlichen unterscheiden und zugleich sein Verhältnis zu anderen türkisch-tatarischen Sprachen und Dialekten bestimmen.

In dieser Exposition besteht das phonetische vokalische Material aus sechs Grundvokalen: *a, e, i, y, o, u* und ihrer Neubildung *é*, welche dem festgeschlossenen *ë* der polnischen Volkssprache entspricht und in den palatalisierten Bildungen *q'ez, q'és, q'et* auftritt. Von den Grundvokalen tritt *e* sowohl primär als

¹⁾ Polnische (lechitische) Karaiten, so benannt nach dem Namen Lech (ruthenisch ausgesprochen Lach, von den Karaiten zu Łach harmonisiert), des sagenhaften Urahnen der Polen. Die Karaiten bekennen sich zwar zur mosaischen Religion, verwerfen jedoch den Talmud.

auch sekundär auf, und zwar an Stelle des *ö* anderer Dialekte. Eine ähnliche Stellung nimmt auch das *i* ein, d. h., es kann sowohl primär als auch sekundär anstatt des *ü* der anderen Dialekten sein.

Der Konsonantismus des untersuchten Dialektes weist Zetazisierung auf; wir begegnen hier Zungenspitzenspiranten *s*, *z* statt *š*, *ž*, sowie Affrikaten *c*, *g* statt *č*, *ž*. Da nun das Gebiet dieser zetazisierenden Karaiten nirgends mit zetazisierenden polnischen Dialekten zusammenfällt, hält der Verfasser den Haliczzer und den Łucker Zetazismus für ein ursprüngliches Merkmal und nimmt für die Karaiten von Łuck und Halicz eine andere Abstammung an, als für die in der Gegend von Troki wohnenden. Da uns nun andererseits in den als Sprachproben zu den veröffentlichten Texten allernächste phonetische, lexikalische und grossenteils auch morphologische Verwandtschaft mit der gleichfalls zetazisierenden Sprache der Polowzen oder Kumanen des Kumanischen Kodex entgegentritt, liegt es nahe, eine enge Verwandtschaft zwischen den Karaiten von Łuck-Halicz und den Kumanen oder denjenigen uralischen Elementen, die in der Volksgemeinschaft der Kumanen aufgegangen sind, besonders mit den Chazaren, anzunehmen.

Von den Eigentümlichkeiten des Konsonantismus verdienen ferner die Palatalisierung des gutturalen *q* und dessen Annäherung an das palatale *k*, eine durch die oben erwähnte sonantische Neubildung *é* (*q'et-ma* || *qyt-ma*) bedingte Erscheinung, sowie die Existenz des palatalen *ł*, das in den Verbindungen *il*, *el*, *le* unter dem Einfluß der Artikulation der polnischen Juden häufig in ein gutturales *l* übergeht — besondere Beachtung.

Als Postposition für den Allativ-Dativ dient *γ* + ein harmonisierender Vokal; für den Optativ praet. das formative geschlossene Element *γ* -*i*, (im Dschagataischen und Kumanischen das offene *jazhyidym*, *sivhiidim* || *bargaimen*, *anglagaiidim*); für die Gerundien das formative -*doyac*, in Partizipien -*doyan*, beide von dem Formans des Verbaladjektivs auf *γ*-*n* verschieden harmonisierend. Den Infinitiv der positiven Verba bezeichnet das Suffix *m* + ein harmonisierendes Vokal (während -*maq*, -*mek*

Verbalsubstantiva bezeichnet, also umgekehrt wie z. B. in den südlichen türkisch-tatarischen Dialekten), den der negativen *-masqa*, *-meske*-, übereinstimmend mit dem Orenburgischen und Kasanischen. Das Personalpronomen der 1 Person ist *men*, dieses schließt sich im Ind. Praes. auf *-men* nicht an die Wurzel, sondern an den Stamm des Verbalnomens an: *jaza-men*, *sive-men*, oft zusammengezogen *jazam*, *sivem*. — Die Endung der dritten Person, (im Trocker Dialekt *d-r*) ist *d* + geschl. Vokal oder noch mehr apokopiert *d*, *d'*: *aład*, *seved'*. Die der Sprache der Polowzen geläufige Perfektform auf *m-š* fehlt, gerade so wie im Dschagataischen. Der Aorist auf *-r* hat futurische Bedeutung. Wenn man also von manchen Ausnahmen absieht, steht diese Mundart der Dschagataischen und der Kumanischen am nächsten.

Da die Neubildung *é* aus *y* entstanden ist, nimmt sie an vokalischer Harmonisation in rein karaitischen Wörtern¹⁾ in gleicher Weise wie ihr Urbild teil, d. h. als ein Hintergaumenvokal: *q'ézyl* (rot); umgekehrt, da *l* und *l'* in den Verbindungen *il*, *el*, *le* (*il'*, *el'*, *le'*) nur eine abweichende Artikulation des *l* sind und das Gefühl der Abstammung sich erhalten hat, beteiligen sie sich bloß an der vordergaumenvokalischen Harmonisation und stören nicht den Prozeß der Attraktion: *bestenme* (nähren), *belgiledi* (er machte), *tivil* (nein).

Da hier eine Reduktion des achtvokalisches Durchschnittstypus der türk-tatarischen Dialekte stattgefunden hat und durch die Neubildung von *é* die ursprünglichen Bedingungen der vokalischen Harmonisation nicht gestört wurden, beruht diese hier auf der Kombination von nur sechs Vokalen: *a*, *e*, *i*, *y*, *o*, *u*. Wenn man ein wichtiges Merkmal des Dialektes berücksichtigt, nämlich dass an Stelle des ursprünglichen *ö*, *ü* die Vokale *e*, *i* getreten sind, entspricht die Art und Stärke der

¹⁾ Hinsichtlich der Harmonisation in entlehnten Wörtern verweist der Verfasser auf seine frühere, in deutscher Sprache abgefaßte Arbeit (Ein türk-tatarischer Dialekt in Galizien — Vokalharmonie in den entlehnten Wörtern der karaitischen Sprache in Halicz. Berichte der kais. Akademie der Wissenschaften in Wien, auch in Separatabdruck erschienen. In der vorliegenden Arbeit befaßt sich der Verf. mit der Synharmonie in rein karaitischem Wortschatz.

Attraktion des haliezzer Vokalismus einerseits den Lauterscheinungen der südlichen Dialekte andererseits denen der westlichen, nämlich der ungetrübten Vokalisierung. Die Spannung der Attraktion des offenen Vokals (*a*) entspricht der südlichen, die des geschlossenen dentalen (*y*) der karakirgisischen, die des offenen labialen (*o*) entspricht der kasak-kirgisischen und der südlichen, die des geschlossenen labialen (*u*) der südlichen und den beiden kirgisischen, die übrigen entsprechen der südlichen und der karakirgisischen Vokalisierung.

Dabei sind noch zwei Erscheinungen zu berücksichtigen: 1) die sporadische Tendenz, an Stelle des geschlossenen, gutturalen *y* und des offenen gutturalen *a* das geschlossene labiale *u*, sowie an Stelle des offenen labialen *o* ebenfalls das geschlossene labiale *u* zu setzen: *qaburha* || *qabyrya* anderer Mundarten || *Xabirga* mong.; *juvu(ma)* || *javuq* dschag. || *jovuq* aderb.; *qubus* || *qobuz* || *qomuz*; 2) in den einzelnen Ausdrücken, wo die südlichen Dialekte keine Harmonie einführen und keine einheitlichen gutturalen Morpheme zu erzeugen imstande waren, hat der untersuchte Dialekt sowohl den progressiven wie auch den regressiven Attraktionsprozeß vollständig durchgeführt: hal. *axca* || trock. *axča* || luck. *axcy* || krm. *axčy* || osm. *aqče* || krg. *aqša* || alt., tel., sag., kkr. *aqča*; hal. *ałma* || osm., adrb. *elma*.

Man kann schließlich den untersuchten Dialekt als den von allen türk-tatarischen Mundarten am meisten harmonisierten betrachten, sowohl hinsichtlich der vokalischen wie auch der konsonantischen Harmonie, mit Ausnahme der Verbindungen *et*, *te*, *it* sowie einiger fremder, besonders slawischer Formativa, welche in die Stammmorpheme eingedrungen sind und entweder nicht harmonisiert wurden, oder auf Stamm und Wurzel keinerlei Attraktion ausgeübt haben: *q'ezyne* (Mädchen) = *qyz* + ruthenisches Suffix; *do kinni* (bis zum Tage, bis Tagesanbruch) = *do* poln.-ruth. Praefix + Acc. *kin*; *Symćü* = Stamm eines Eigennamens + poln. Suffix für Kosenamen. Dies gehört jedoch bereits dem Gebiete fremder Morpheme an, das von dem Verfasser in seiner oben genannten Arbeit (Ein türk-tatarischer Dialekt in Galizien) ausführlich behandelt wurde.

Der Verfasser gelangt zu folgender Ansicht: da in der

menschlichen Sprache die Art und Menge der auf Morpheme verwendeten Energie, also nicht die Quantität, sondern die Qualität von größerer und (ökonomisch) auch von wesentlicherer Bedeutung ist, da das Phonema *i* als äußerstes Beispiel der vorderen geschlossenen Vokale das sparsamste ist und in seiner Produktion auch nur die geringste und schwächste Vibration der Stimmbänder erfordert, die geschlossenen Vokale aber in der Haliczzer Sprache überwiegen; da hier endlich das ganze Vokalsystem nur aus sechs bzw. aus sieben Lauten besteht, während alle anderen türk-tatarischen Sprachen sich in dieser Hinsicht durch einen reicheren Lautbestand auszeichnen, so muß man wohl diese Sprache als die in physiologischer Ökonomik sparsamste nicht nur unter den türk-tatarischen Dialekten, sondern bis zu einem gewissen Grade unter den altaischen Sprachen überhaupt betrachten.

Zugleich mit dieser Erscheinung fällt in dieser Sprache die überaus große Anzahl von Diphthongen auf, deren Erklärung in der überwiegenden Rolle labialer und geschlossener Laute, sowie in der Tendenz zur Vokalisierung gutturaler und labialer Konsonanten zu suchen ist. Diese Diphthonge lassen sich in folgende Kategorien einteilen: 1) labiale: *au*, *eu*, *ou*; 2) offene: *ua*, *ie*, *ia*; 3) geschlossene oder sg. *i*-Diphthonge: *ai*, *yî*; 4) labial geschlossene (in anderen Dialekten selten vorkommende) *iu*, *uu*. Die Harmonisierung entspricht nicht immer derjenigen anderer türk-tatarischer Dialekte. Das offene Glied des Diphthongs besitzt nicht immer die Kraft der Attraktion (in offenen Diphthongen das zweite, in labialen und geschlossenen das erste Glied): *au-uz* — *au-zum*, *maxtau* — *maxtau-unum*, (in diesem Falle identisch mit dem polowzischen *avzû*, *abzû*). Wenn die erste Silbe einen geschlossenen dentalen Vokal enthält, wird der Diphthong indifferent, unterbricht nicht den Prozeß der Attraktion, und das ganze Wort hat in der Agglutination dentalen Charakter: *synau-yn*. In den Diphthongen des *uu*-Typus entscheidet natürlich der geschlossene Vokal: *jûuu-cu*, *ajÿruu-cu* (kurzes *ÿ*, regressive Harmonie); in dem *iu*-Typus tritt das Übergewicht des labialen Vokals dem geschlossenen dentalen *i* gegenüber zurück, welches das ganze Wort charakterisiert:

kitiü ci (|| polowc. *kutöüçiga* || tel. *küdüci* || kas. *kötüci*), *siü-megin*, *iüreteim*.

Der Anhang besteht aus vier Textproben, von denen zwei älter und zwei zeitgenössisch sind. In den Kommentaren wird ein großer Teil der Wörter und Ausdrücke, besonders die unverständlichen, übersetzt und deren etymologische Analyse mitgeteilt. In den zahlreichen Zusammenstellungen mit analogen Wörtern in der polowzischen (kumanischen) Sprache stimmt der Verfasser manchmal mit Radlow, öfter mit Bang überein, sonst weicht er von ihrer Ansicht ab.

Die erste Textprobe: *Qaranhy bulut*... ist eine gereimte Beschreibung der krimer Gefangenschaft und der Eindrücke des aus Deraźne¹⁾ in Wolhynien gebürtigen Jeszua ha-Zaken. Dieses im lucker Dialekt verfaßte Gedicht stammt spätestens aus der ersten Hälfte des XVII. Jhs. Von den einzelnen analysierten Ausdrücken verdienen die folgenden besondere Beachtung: *qaranhy*, *astry*, *tišli jamandan*, *kezlerim tundu*, *abaiłytar*, *qairylyp*, *qammazlaucu*, *halidi*, *ham kelnin Xannyn qajyr jazsyga*, *Xaifşiniuciterge*. Von den fremden, im Text enthaltenen Ausdrücken findet man je acht persische und hebräische, sechs arabische, dagegen von polnischen und ruthenischen keine Spur. Diese Kennzeichen sprechen für ein höheres Alter des Textes. Von den Formen sind beachtenswert: der Aorist ohne *r*, die volle Form mit auslautendem *r* in der dritten Person des Präsens, der Gebrauch von *ot*, das eine Übersetzung des hebräischen *ha* darstellt, ohne jede semasiologische und syntaktische Bedeutung.

¹⁾ Es gibt zwei Städtchen mit ähnlichen Namen: ein Deraźne in dem heutigen rownoer (früher lucker) Bezirk in Wolhynien und ein anderes Deraźnia im latyczower Bezirk in Podolien. Im »Słownik geograficzny« (Geographisches Wörterbuch) finden wir keine Angabe, daß in einem dieser Ortschaften Karaiten gewohnt haben, dennoch scheint diese Tatsache keinem Zweifel zu unterliegen. Das podolische Deraźnia, welches eher in Betracht kommt, wurde jedoch zerstört und zwar nicht durch die Hajdamaken während des Blutbades von Human (wie dies aus den haliczer Sagen hervorzugehen scheint), sondern durch den Überfall der Kosaken Chmielnicki's im J. 1649.

Die zweite Textprobe ist eine Übersetzung des 142 und 143 Psalmes aus dem Hebräischen von dem ebenfalls aus Derażne gebürtigen Josef ben Szemuel, dem bedeutendsten Reformator der Liturgie der polnischen Karaiten, welcher gegen Ende des XVII. Jhs. wirkte und bei seinen Landsleuten, besonders aber bei den im Süden wohnenden, gleich Anan, dem Vater des Karaitismus, hoch verehrt wurde und wie der Patriarch Josef den Beinamen Masbir (d. h. Mašbir, Kornspender) erhielt. Der Übersetzung geht eine originelle Einleitung voran, und auch die Übersetzung selbst ist sowohl sprachlich wie auch inhaltlich frei. Die Gedanken zeigen eine gewisse Verwandtschaft mit den Lehren des Gnostizismus, und ein über die Verkörperung des Psalmisten eingeschalteter Abschnitt gemahnt lebhaft an den Glauben der heutigen Spiritisten.

In dem lexikalischen Material hält der Anteil des Persischen dem des Hebräischen die Wage; von beiden Sprachen gibt es 11 zw. 12 Wörter, von den mongolischen Bestandteilen ganz zu schweigen, die größtenteils als allgemein altaisches, eigentlich mongolisch-türkisches Sprachgut zu betrachten sind. Von einzelnen Wörtern und Ausdrücken verdienen besondere Beachtung: *aruq, syłtaq, tas boldu, jubatyynca any tez barda qaiyyysyndan, tere et, qaravas, Xotei elip oltursa, kirmeijn men gufuma, ginex, jasyrmayyn q'yblatarynny ki joq aldy matym*. Gegen Budagow, Radłow und Meliorański leitet der Verfasser das Wort *qaravas* (Dienerin) nicht wie diese von *qara*, schwarz und *baš* Kopf ab, sondern von dem Worte *qara*, schauen mit dem Suffix *as* (*aš*), bezw. *u-as*.

Die dritte Textprobe *Mile* (Beschneidung) ist eine Erzählung von dem Verlaufe dieser Zeremonie aus dem Munde eines haliczter Karaiten. Einige Jahre nach erfolgter Niederschrift wurde sie von dem Verfasser und einem Karaiten korrigiert. Sie besitzt doppelten Wert, in folkloristischer Hinsicht als Schilderung eines Volksbrauches und in sprachlicher Hinsicht als Probe der modernen Umgangssprache der Karaiten. In der Sprache der Erzählung finden sich neben Ausdrücken hebräischer Abkunft für Kultusbegriffe, polnische und ruthenische Bestandteile mit denen die Sprache der Łach-Karaiten mit der Zeit im-

mer stärker durchsetzt erscheint. Die Erzählung enthält 14 hebräische Wörter, 8 polnische, ruthenische, oder polnisch-ruthenische, außerdem 3 arabische, 2 persische, abgesehen von den mongolischen, die als allgemein altaisches Sprachgut zu betrachten sind. Von den einzelnen Wörtern und Ausdrücken verdienen folgende hier erwähnt zu werden: *mile etme* (dem in der Umgangssprache, also nicht der Kultussprache *Xatna qylma* entspricht, eine arabisch-karaimische Zusammensetzung die darauf hinzuweisen scheint, daß die Beschneidung entweder direkt von arabischen Muselmännern oder durch Vermittlung von Chazaren übernommen wurde); *zasłontler tsekni* (polnischer Verbalstamm mit türkisch-tatarischem Suffix in aharmonischer Verbindung, infolge der Abstammung dieses Suffixes von *et-me*), *tu-mahyndanso utannyn* (der Verfasser leitet die Postposition so gegen die haliczer Schriftverständigen nicht von *sortun*, sondern von *sonra* ab); *mijałovyj kecege* (ein hebräischer Stamm mit dem ruthenischen Suffix *yi*); *jahad* (salbt), ein Wort, das auf christliche Einflüsse in der Zeremonie hinweist. In dem syntaktischen Bau der Sprache lässt sich die allmähliche Verkümmern des Gefühls für die Rolle der pronominalen Suffixe in den altaischen Sprachen beobachten.

Die vierte Textprobe *Oj ucady* ist ein Lied des vorzeitig gestorbenen zeitgenössischen karaitischen Dichters Abrahamowicz aus Halicz, von dem der Verfasser bereits in seiner deutschen Arbeit, (Ein türk-tatarischer Dialekt) in Galizien ein Lied veröffentlicht hat. Nach der Ansicht des Verfassers gehört Abrahamowicz zu den hervorragendsten karaitischen Dichtern, neben dem vor elf Jahrhunderten lebenden berühmten Deraï. Während aber dieser arabisch und hebräisch schrieb und in seinen Gedichten das Weib pries, schreibt Abrahamowicz karaitisch und bertührt diesen Gegenstand in keiner Weise. Beide zeichnen sich durch einen hohen Flug der Phantasie, durch einen Schwung der Gedanken und durch die Liebe für das Schöne und Gute aus. Beide werden in gleicher Weise von der Welt enttäuscht, die siekennt. Wir finden bei beiden die gleiche Kraft dichterischer Schilderung und die gleiche Vornehmheit der poetischen Form. Die Sprache des Gedichts von Abrahamowicz ist lexika-

lisch und syntaktisch rein, reiner als in allen anderen zeitgenössischen Dichtwerken und in der Umgangssprache der Karaiten, was um so mehr auffällt, als der Dichter bewandert im Hebräischen und dabei ein Mann von durchaus polnischer Kultur ist. So findet man in seinem Gedichte nur drei polnisch-ruthenische Wörter, je zwei persische und arabische und gar keine Spur des Hebräischen. Die altaische Syntax zeigt keinen fremden Einfluß, die Präpositionen treten nicht an die Stelle der Postpositionen, die Folge der Suffixe ist korrekt.

Von einzelnen Wörtern und Ausdrücken sind folgende beachtenswert: *tigircin* (Taube) || osm. *gögeržin* (ausgesprochen *güverčín*) || kum. *segerčín*) der Verfasser kann der von Radłow angegebenen Transskription des kumanischen Wortes *sygyrcyq* nicht beipflichten, und zwar mit Rücksicht auf den palatalen Charakter des ursprünglichen Wortes im kumanischen Kodex. Er ist der Ansicht, daß das anlautende *s* im Kumanischen nur durch Irrtum an Stelle des *t* gesetzt wurde, d. h. daß das Wort mit der Form des haličzer Dialekts vollkommen übereinstimmte). *bar* (sämtlich) findet sich in der angegebenen Bedeutung als Pronomen in keinem anderen türk-tatarischen Dialekt, obwohl die Ableitung des Wortes: *bārca* (immer) und *barcā* (alles, Habe) im Dschagataisahan ihre Entsprechungen in *barče* und *barča*, im Kumanischen hingegen in *barza*, *barça*, *barçe* und *barz* haben.

5. Jan Grzegorzewski: *Deux fermans turcs du XVIII siècle. Esquisse historique de traités de commerce entre la Pologne et la Turquie*. P. 297—333.

L'auteur a reproduit en phototypie deux fermans turcs et en donne la traduction polonaise. L'original de l'un de ces fermans est conservé au musée des princes Czartoryski à Cracovie, et le second se trouve parmi d'autres sidgillates¹⁾ dans la bibliothèque nationale à Sophia. Le 1er a été promulgué en 1760 par

¹⁾ V. l'ouvrage de Jean de Grzegorzewski: *Z Sidżyllatów Rumelijskich epoki wyprawy wiedeńskiej akta tureckie*. Lwów 1912. (Documents turcs extraits de sidgillates roumeliotes datant de l'époque de la délivrance de Vienne 1683).

le sultan Moustafa, fils d'Ahmed à la demande de l'ambassadeur polonais à Constantinople, le compte Podoski, sous le règne d'Auguste III en Pologne. Ce ferman ordonnait aux autorités turques d'empêcher de prélever des droits de douane plus hauts que ceux fixés par les traités de commerce sur les marchands polonais tant en ce, qui concernait les marchandises, destinées à la consommation en Pologne, que celles de transit. Le 2^{me} ferman fut promulgué en 1793 sous le regne du dernier roi Stanislas Auguste Poniatowski — à la requête de l'intendant de la soeur du sultan, un certain Ibrahim, fermier de la douane des cotons. Il sollicitait la défense d'exporter de Turquie en Pologne et en Autriche, via Vidine, le coton, notamment les filures, les fils et les cocons sans certificat de l'intendant de la douane, affirmant, que l'achat en avait été effectué et que les droits de douane en avaient été acquittés à raison de 6 aktsché pour les cocons. Il demandait en outre, que le contrôle respectif ne fût exercé que par l'intermédiaire du fonctionnaire des finances à Fath-ul-Islam, aujourd'hui Kladovo en Serbie. Le ferman accepte cette requête et ordonne au commandant de Vidine, aux cadis et aux autres autorités d'en surveiller l'exécution et de faire percevoir une double taxe au cas où l'on ne pourrait pas présenter une quittance de paiement pour la taxe simple.

Les deux fermans sont accompagnés de commentaires de l'auteur. Au point de vue linguistique ces fermans ne présentent pas d'archaïsmes comme ceux qui caractérisent les fermans du XVI^e ou du XVII^e siècle; mais en revanche ils montrent même surabondance d'arabismes (plus que 66—68%), le même style empoulé, la même syntaxe artificielle et compliquée, formant un fin dessin d'arabesques.

En étudiant la genèse de ces fermans et en prenant soin de les éclaircir suffisamment, l'auteur passe en revue les traités de commerce entre la Pologne et la Turquie depuis les temps les plus anciens. Avant la domination des Turcs sur les Balcons ces traités s'appuyaient 1) sur le droit de coutume, 2) sur les pourparlers avec les princes indigènes, 3) sur les traités politiques avec la Porte Ottomane, 4) sur les assurances mutuelles des rois de Pologne et des sultans Ottomans lors de la notifica-

tion de leur avènement au trône, enfin 5) sur les fermans des sultans, promulgués à la demande des ambassadeurs polonais auprès des sultans et la Sublime Porte.

Les relations commerciales entre la Pologne et l'Orient peuvent être constatées déjà au commencement du XV^e siècle par l'envoi de navires, chargés de blé et de céréales par par la mer Noire de la part du roi de Pologne Ladislas Jaguello à l'empereur de Byzance. On devrait rapporter cette voie aux dates plus anciennes des relations non seulement historiques des princes polonais de la dynastie de Pyastes, mais aussi à ce courant préhistorique universel des peuples, qui s'avançaient du Nord au Sud, ainsi que sur les rapports entre la zone des Carpathes et celle des Balkans, qui étaient la suite des conditions physiographiques et de la dynamique internationale et dont nous offrent des exemples avant J. Christ la migration des Cimmeriens et des Scythes ou puis des Traques de la première zone vers la seconde, et plus tard vers l'Asie Mineure, ainsi que l'essaimage des Slaves de leur ruche des côtes de Baltique vers la mer Noire, au delà du Danube et vers l'Adriatique.

La Pologne, affermissant pour sa souveraineté sur les côtes septentrionales de la mer Noire¹⁾ et soutenant les relations civilisatrices avec l'Orient balkanique et anatolien, devenait comme état le premier héritier historique et légal des besoins de l'humanité en général aussi que de ceux de la race et de la souche, dont elle est jusqu'à nos jours la représentante la plus centrale et la plus civilisée dans les confins de l'est de l'Europe.

Le plus ancien des traités entre la Pologne et la Turquie qui soit connu est celui de l'année 1489, conclu d'une part entre Casimir Jaguellonien (fils du susdit Ladislas Jaguello et frère cadet de Ladislas Varnésien, chef de la 4^{me} croisade contre les Turcs, tombé mort au champ de bataille sous Varna en l'an-

¹⁾ C'est encore au XVI^e siècle que les domaines des seigneurs polonais s'étendaient sur les terrains des bords de la mer Noire-Buczatzkys, et Jazlovietzkys; et la ville d'Odessa y fondée n'a été primitivement que le village polonais Kotzyubyewo, fondé par un gentilhomme Kotzuba de Yacouchynsky.

née 1444) et d'autre part le sultan Bayaside II par l'intermédiaire de l'envoyé polonais à Constantinople Nicolas Firley. Après quoi l'auteur cite les traités les plus importants, à savoir: le traité passé entre le roi Sigismond I et sultan Suleyman le Grand 1519; le second a été conclu entre les mêmes souverains en 1525; puis entre Sigismond Auguste et le sultan Suleyman 1543 et 1561, entre le même roi et le sultan Sélime 1568; entre le roi Etienne Batory et le sultan Mourad III 1577; entre le roi Sigismond III et le même Mourad III 1591; entre le même roi et Mohammed III et Ahmede I 1607 — (le traité de 24 articles, 4 paragraphes) et 1612; entre le même roi et le sultan Mustafa I 1623 et Mourad IV 1625; entre le roi Jean Casimir et le sultan Mohammed IV 1667; entre le roi Jean Sobieski et le même sultan 1677. Il mentionne ensuite le traité de Karlovitz 1699 (entre l'Autriche, la Russie, la Pologne et Venise d'un côté, et la Turquie de l'autre), qui conjointement avec l'ordonnance du sultan Osman IV (1754—1757) a servi comme base principale à toutes les ententes et actes publics postérieurs polono-turcs jusqu'aux arrêtés de la commission financière des provinces de la Couronne polonaise pendant le règne de Stanislas Auguste Poniatowski.

Dans la lettre de Suleyman le Grand adressée au roi Sigismond I en 1525 on s'est souvenu de l'existence des anciennes relations commerciales entre les deux états, de la liberté de commerce et des lieux habituels où l'on avait établi la perception de la douane:

„Les marchands des deux côtés, — y dit-on — qui trafiquent par terre et par mer les nôtres se rendant vers vous, ou les vôtres venant chez nous, dans les lieux habituels, où l'on perçoit depuis longtemps la douane, celle-ci perçue, aucun dommage de la part de qui que ce soit ne devra leur être causé ni à leurs fortune ni à leurs marchandises“.

Et dans le traité d'Etienne Batory avec Mourad III 1577 on a formulé cette liberté d'une manière plus explicite encore. On y a fixé la grandeur de droit de douane: „Mercatores utriusque partis mari Nigro et Albo terraque omnibus generibus mer-

cium libere quaestum exerceant", et plus loin: „et ubicunque inventi fuerint... usitata trigesima soluta".

Ce droit de douane de trois pour cent concernant l'exportation et l'importation ont été observé en principe dans les traités postérieurs, mais en fait, on percevait du côté turcs 4% et 5%. En outre les fermiers des douanes de l'Etat, les percepteurs des impôts, les divers fonctionnaires, les douaniers de la frontière et les employés de l'intérieur extorquaient des marchands sous divers prétextes des taxes illégales, qui rehaussaient les frais des marchandises bien au dessus de leur réelle valeur et de leur prix d'achat.

Les fonctionnaires des Etats vassaux de Moldavie et de Valachie se livraient aux mêmes abus et étaient l'objet de plaintes continuelles de la part des ambassadeurs polonais à la cour du sultan.

Par contre on se plaignait du côté turc, que les marchands turcs et polonais évitaient souvent les routes et les voies commerciales usuelles ainsi que les portes douanières, afin d'éviter le paiement de la douane légale. A la suite pareilles plaintes réciproques et d'enquêtes officielles la Sublime Porte publia des fermans impériaux, pour réprimer sévèrement ces abus. Et c'est précisément à cette catégorie qu'appartiennent les deux fermans, publiés dans le travail présent.

Mais plus graves et plus gênants que ces abus-là pour le commerce de la Pologne avec le Balkan et le Levant étaient encore les invasions périodiques des Tatares de Crimée et de Boudjake sur les territoires de la République polonaise ou celles des Cosaques Zaporogues dans les pays de la Porte Ottomane. Et parce que les routes continentales du commerce entre les deux Etats passaient précisément par la Galicie orientale, la Podolie et la Bessarabie vers la mer Noire et au delà du Danube et que la voie maritime suivait pour une grande part les côtes de la même mer — ces deux voies subissaient pour cette raison les invasions tatares et cosaques. Les incursions tatares atteignaient quelquefois même Léopol, Lubline et jusqu'à la Vistule, et celles des Cosaques jusqu'aux côtes d'Anatolie, en provoquant des conflits et des guerres entre la Turquie et la Pologne.

Ces hordes nomades et guerrières avaient toutes deux beaucoup d'éléments ethniques communs, de provenance ouralo-altaïque, une organisation semblable et des instincts analogues inadéquats aux conditions de la vie civilisée, aux tendances et aux droits internationaux. La République polonaise aurait eu la possibilité d'enrayer ce déchaînement, si elle n'avait pas été contrainte simultanément de défendre de ses autres frontières, où s'organisaient des Etats forts, puissants et beligerants. En outre toutes les fois que le gouvernement polonais punissait les Cosaques, ceux-ci se plaignaient, que leur liberté civique était violée (plaintes, qui hélas trouvent encore leur échos aujourd'hui dans les publications, propagées en Europe par le parti ukrainien des Ruthènes) et s'alliaient aux Tatares, ou se mettaient sous la protection des Etats voisins.

Sur ces confins de l'est et du sud le gouvernement polonais était donc obligé d'entretenir constamment de nombreuses garnisons, qui absorbaient et épuisaient le trésor de l'Etat et amoindrirent la force défensive de la République, indispensable ailleurs. Sous la protection de ces garnisons les steppes déserts se peuplaient et se couvraient de colonies agricoles, de villes et de villages industriels et commerciaux, ce qui n'empêchait pourtant pas les descendants et épigones ruthéniens des Cosaques de faire des incursions parmi la population paisible. Leurs bandes connues sous le nom de Haïdamaques massacraient les habitants, dévastaient les villages et les villes, ou les réduisaient en cendres.

Malgré cela, grâce à la protection des forces armées polonaises et à la persistance des marchands, les relations commerciales avec l'Orient se soutenaient au risque des plus grands périls. Les grandes villes comme Kamieniec Podolski, Léopol et Cracovie devinrent au cours des siècles les principales étapes de ces relations et les entrepôts de marchandises et de produits indigènes d'un côté et orientaux de l'autre, destinés à satisfaire aux besoins locaux et polonais en général et à ceux de l'Europe par exportation en Asie et l'importation en Occident. Ces trois villes dans ces temps-là présentaient une mosaïque multicolore de marchands locaux à côté de ceux de l'Allemagne, de l'Italie,

de la France, de Moscou, de la Turquie, de la Valachie, de la Grèce, de l'Arabie et des Indes.

Outre ces trois entrepôts surgissait aux confins de la République toute une série de postes de commerce plus petits, mais tout de même importants, aujourd'hui presque en décadence et en oubli, jadis florissants, très actifs et peuplés d'une foule de marchands stables ou passagers avec leurs marchandises internationales, tels Mohylove, Housyatyne, Bjegeany, Horodenka, Kouty etc.

Tandis que Léopol se distinguait par un coloris oriental, Cracovie, au contraire, portait plutôt une empreinte occidentale. Partant de cette dernière-ancienne capitale de la Pologne, lieu de couronnement et de sépulture de rois — la route conduisait par Vrotzlave (Vratislave) en Occident, et par Varsovie — capitale postérieure — et Gdansk (Dantzig) vers le Nord.

D'après l'article 16 des capitulations, conclues par le roi Jean Sobieski à Jouravno avec la Sublime Porte en 1677, il fut mentionné, que „les vaisseaux de Dantzig peuvent librement et en toute sécurité naviguer par la mer Méditerranée et la mer Blanche (c'est à dire la mer d'Egée)“. D'accord avec ceci le second ferman de notre dissertation indique les lieux de perception de la douane (du coton) à Constantinople, à Séres, à Smyrne et en général dans tous les ports de la Roumelie et de l'Anatolie. Ces vaisseaux partant de Dantzig, tout en transportant le blé et les céréales de la Pologne, les peaux et le bétail polonais et valaque¹⁾ pour l'Europe jusqu'en Angleterre, rapportaient les produits européens en Pologne et en Orient et en revenaient avec les produits d'Orient pour l'Europe. Une partie de cette exportation et de cette importation s'effectuait par la voie maritime (par la mer Baltique, la mer du Nord, l'Atlantique et la Méditerranée) et par les rivières, surtout par la Vistule, et l'autre partie s'effectuait par la voie continentale en traversant Cracovie et en courait de l'Occident vers l'Orient. Dans tous les cas il était important de maintenir les entrepôts de la Pologne orien-

¹⁾ Le ferman du sultan et la hramota du hospodar de Moldavie, cités dans les suppléments de cette dissertation nous donne des renseignements sur les pâturages et le bétail polonais en Moldavie.

tale en commençant par Léopol jusqu'au Danube et la mer Noire vers Constantinople, par conséquent d'entretenir les voies et les routes, qui conduisaient à ces entrepôts.

Des routes fluviales l'une la Vistule courrait vers le Nord, et l'autre le Dniester vers le midi, en versant ses eaux dans la mer Noire¹⁾ au port de Byalogrod (Akkerman) (v. l'article 24 des capitulations à Jouravno). Mais on ne transportait par cette route qu'une partie des marchandises à cause des chutes d'eau dans le cours moyen de la rivière, qui n'était pour cette raison navigable seulement que pendant les grandes eaux. La plupart des transports se faisaient par terre (le plus souvent de Kamieniec) jusqu'au Chocim par le Dniester, et de là vers Monastyr par le Danube, ou vers Galatz, d'où l'on se dirigeait vers Ismaïlya et Kilya à la mer Noire. Vers Constantinople de Galatz la voie par terre menait par Isaktscha, à travers toute la Dobroudja, puis à travers les Balkans, par Viza et Tchataldja, c'était la route, fréquentée par les ambassades polonaises. Dans le 2^{me} ferman, qui parle du commerce de coton, se trouve indiqué le point Kladowo, dépendant de Vidine: la route y passait par la Hongrie, en suivant le cours supérieur du Danube.

Dans tout ce commerce la Moldavie et la Valachie jouaient un rôle considérable aussi bien dans les transactions directes qu'indirectement, comme territoires de passage²⁾. Sur l'instance des ambassadeurs polonais à Stamboul on avait rédigé et envoyé les fermans du Sultan aux hospodars, qui de leur côté avaient rédigé des ordres ou hramotas enjoignant aux fonctionnaires d'écarter tous les obstacles au commerce et en général dans les autres relations. L'auteur reproduit deux de ces documents dans

¹⁾ Le Dnieper était moins en sécurité à cause des canots de Cosaques, qui y circulaient.

²⁾ C'est par ces raisons économiques et par celles des relations étroites politiques entre la Pologne et les deux principautés, dont les hospodars avaient été très souvent les vassaux de la République polonaise et les seigneurs polonais prétendaient aux trônes des principautés, — les puissances voisines (et surtout l'Autriche) pendant le premier partage de la Pologne en projetaient la compensation (surtout pour l'annexion de Baltique polonaise à la Prusse) par l'annexion de ces principautés par la Pologne.

les annexes de son travail. C'est surtout après la perte des bords de la mer Noire par la Pologne qu'elle eut besoin, dans ses relations avec l'Orient, non seulement de l'appui de l'élément indigène, mais aussi de l'élément oriental, propre à soutenir ses relations avec l'Orient par les voies, qui furent laissées à sa disposition. Un tel élément grâce à la tolérance et à l'hospitalité polonaise était sous main dans la personne des Tatares, des Juifs, des Karaïtes et des Arméniens, établis en Pologne. Ces derniers surtout jouaient la rôle le plus important; ils avaient non seulement connu leurs corréligionnaires et compatriotes en Orient, étaient vifs et entreprenants comme les autres, mais aussi ils possédaient en outre une large connaissance des langues orientales, une solidité et une clairvoyance dans les affaires, ils étaient de plus Chrétiens (ce qui leur donnait une valeur spéciale aux yeux de la Pologne catholique), bref ils joignaient aux traits de la civilisation occidentale ceux de l'orientale. C'est donc du sein de ces milliers d'Arméniens, installés en Pologne après immigration reiterée, que se recrutaient le plus souvent les drogmans consulaires, diplomatiques et militaires de la République, les guides des pères Trinitaires pour le rachat des captifs aux Tatares et aux Turcs, et enfin des légions de marchands excellents, pleins de zèle, ardents pour l'entretien des relations de l'Orient avec l'Occident¹⁾. Leur services furent utilisés par les rois de Pologne et le gouvernement de la République pour la protection officielle et particulière des Chrétiens et surtout des Catholiques en Orient. C'est, en les ayant constamment sous les yeux, que le roi Jean Sobieski berça dans son esprit le programme de relations plus intimes avec la Perse et le plan de resusciter et de reconstruire un grand Etat chrétien en Orient — l'Arménie — depuis l'Ararat et les bords de la mer Noire jusqu'à la Méditerranée et la Mésopotamie, ce que avec l'occupation simultanée de la Crimée par la Pologne pouvait pu déjà dans ces temps-là maintenir l'équilibre entre la Russie et la Turquie et faciliter de résoudre la question d'Orient.

¹⁾ Dans les annexes de sa dissertation l'auteur donne le mémoire des marchands arméniens à Kamieniec.

les annexes de son travail. C'est surtout après la perte des bords de la mer Noire par la Pologne qu'elle eut besoin, dans ses relations avec l'Orient, non seulement de l'appui de l'élément indigène, mais aussi de l'élément oriental, propre à soutenir ses relations avec l'Orient par les voies, qui furent laissées à sa disposition. Un tel élément grâce à la tolérance et à l'hospitalité polonaise était sous main dans la personne des Tatares, des Juifs, des Karaïtes et des Arméniens, établis en Pologne. Ces derniers surtout jouaient le rôle le plus important; ils avaient non seulement connu leurs corréligionnaires et compatriotes en Orient, étaient vifs et entreprenants comme les autres, mais aussi ils possédaient en outre une large connaissance des langues orientales, une solidité et une clairvoyance dans les affaires, ils étaient de plus Chrétiens (ce qui leur donnait une valeur spéciale aux yeux de la Pologne catholique), bref ils joignaient aux traits de la civilisation occidentale ceux de l'orientale. C'est donc du sein de ces milliers d'Arméniens, installés en Pologne après immigration reiterée, que se recrutaient le plus souvent les drogmans consulaires, diplomatiques et militaires de la République, les guides des pères Trinitaires pour le rachat des captifs aux Tatares et aux Turcs, et enfin des légions de marchands excellents, pleins de zèle, ardents pour l'entretien des relations de l'Orient avec l'Occident¹⁾. Leur services furent utilisés par les rois de Pologne et le gouvernement de la République pour la protection officielle et particulière des Chrétiens et surtout des Catholiques en Orient. C'est, en les ayant constamment sous les yeux, que le roi Jean Sobieski berça dans son esprit le programme de relations plus intimes avec la Perse et le plan de resusciter et de reconstruire un grand Etat chrétien en Orient — l'Arménie — depuis l'Ararat et les bords de la mer Noire jusqu'à la Méditerranée et la Mésopotamie, ce que avec l'occupation simultanée de la Crimée par la Pologne pouvait pu déjà dans ces temps-là maintenir l'équilibre entre la Russie et la Turquie et faciliter de résoudre la question d'Orient.

¹⁾ Dans les annexes de sa dissertation l'auteur donne le mémoire des marchands arméniens à Kamieniec.

6. Tadeusz Kowalski: *Anatoliische Volkslieder über den Räuber Çağygy*. P. 334—355.

Der erste Teil des Artikels ist der Arbeit Enno Littmann's Tschakydschy, ein türkischer Räuberhauptmann der Gegenwart. Berlin 1915, gewidmet. Nach allgemeiner Besprechung der Anlage dieses interessanten Beitrags zur türkischen Volkskunde wird auf die Einzelheiten der Übersetzung der von Littmann mitgeteilten Vierzeiler und deren Erklärung eingegangen, wobei sich mehrere nicht unwesentliche Korrekturen als notwendig erweisen, die im polnischen Texte durch ihre deutsche Fassung kenntlich gemacht sind. Bei Nr. 4 der Littmann'schen Sammlung wird der Versuch unternommen, das Motiv der drei Haare mit dem gleichen Motiv der *Kör-oğlu* Geschichte zu kombinieren, wobei aber eher eine Verwandtschaft als eine direkte Ableitung vermutet wird.

Bei den meisten der 12 Vierzeiler lassen sich in den zwei grossen Textsammlungen von Kúnos, *Oszmán-török népköltési gyűjtemény* und *Mundarten der Osmanen* im VIII Bde. der von W. Radloff herausgegebenen *Proben der Volksliteratur der türkischen Stämme*, eng verwandte, ältere Lieder nachweisen, und zwar, ausser den bereits von Littmann hervorgehobenen Parallelen, noch folgende augenfällige Übereinstimmungen. Nr. 5 entspricht bei Kúnos, *Nép. gyűjt.* II, S. 331, Nr. 107, letzte Strophe; Nr. 7 entspricht *Proben VIII*, S. 538, Nr. 7, 3. Strophe; Nr. 8 entspricht *Nép. gyűjt.* II, S. 325, Nr. 100, 2. Strophe.

Solche Übereinstimmungen mit älteren Gebilden, welche übrigens nicht nur da, sondern im ganzen Bereich der türkischen Volksliteratur zu beobachten sind, liefern einen neuen Beweis für die alte Tatsache, dass sich die schöpferische Phantasie des Volkes überall in äusserst engen Grenzen bewegt, und dass vielmehr altes, ja uraltes Volksgut immer wieder neuen Objekten angepasst wird.

Zu dem Vergleich der Augenbrauen mit einem Schreibrohr (*tertium comparationis* ist Schwärze) in Nr. 7 mögen noch nachträglich zwei Strophen aus einem vom Verfasser aufgezeichneten, längeren Lied aus Makedonien (Radoviš bei Skoplje),

einem poetischen Gespräch zwischen einem Mädchen und einem Soldaten, angeführt werden.

*a bre čerk'es qyzi! —
lepe suttanym! —
g'öster[-da] ¹⁾ qaštarini,
atajim sen!*

Holla, Tscherkessenmädchen!
Zu Befehl mein Herr!
Zeig [auch] deine Augenbrauen,
ich möchte dich nehmen.

*a bre buda[a] ask'er!
nemi, [nemi] g'öresin?
k'atıptarda [qara qara] qalem
g'ördügün joqmi?*

Ach törichter Soldat!
Was möchtest du an mir sehen?
Bei den Schreibern [schwarzes
schwarzes] Rohr
hast du nicht gesehen?

Als Vervollständigung der bibliographischen Angaben bei Littmann kann Krymski's Vorwort zu der Arbeit von Boris Miller *Турецкія народныя пѣсни* (Moskau 1903, Veröffentlichungen des Lazarewischen Instituts) wegen ausführlicher Nachweise russischer Publikationen dienen.

Der zweite Teil des Artikels bringt fünf und dreissig neue Čaqygy-Lieder (darunter aber auch einige Varianten), die einen kleinen Bruchteil der vom Verfasser während seiner sprachlichen Studien mit verwundeten türkischen Soldaten in einem der Festungsspitäler in Krakau und in der Rekonv. Abteilung für Angehörige der kais. ottomanischen Armee in Wien aufgenommenen Volkslieder bilden. Nr. 1–29 diktierte ein junger Bursche aus *Dumanly* (*Qaza Uşaq, Sanjaq Kütahya, Vilajet Bursa*), Nr. 30–32 ein Mann aus *Zejtinner* (*Qaza Çeşme, Vilajet Aidin*), Nr. 33–35 ein Mann aus *Iskeçe* (bei *Gümülğina, Vilajet Edirne*). Die drei letzten aus Rumelien stammenden Nummern sind interessant, weil sie als Beweis dienen können, wie schnell sich derartige Lieder nach entfernten Provinzen verpflanzen. Sämtliche Lieder sind von einer polnischen Übersetzung und erklärenden Noten begleitet.

¹⁾ Die eingeklammerten Silben bzw. Worte werden beim Singen hinzugefügt bzw. erhalten, um der Melodie gerecht zu werden. Das Gedicht ist aus abwechselnd längeren, sechssilbigen und kürzeren fünfsilbigen Versen aufgebaut.